

# La g@zette

*du Valbonnais*

*N° 162 – Juin 2021*

**Barthelemy Buis (1768 – 1846) des Verneys**



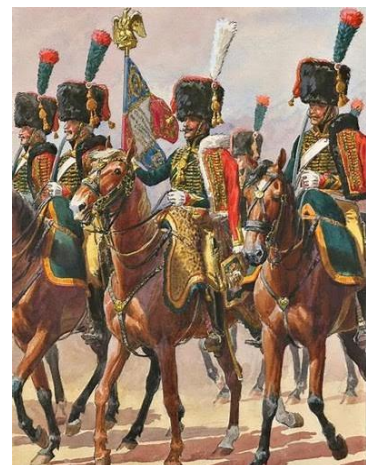
## Barthélémy BUIS, vétéran des guerres de la Révolution et de l'Empire, propriétaire-cultivateur aux Verneys

Le bicentenaire de la mort de Napoléon a un écho particulier dans notre Dauphiné qui a montré en son temps un attachement à la personne de l'Empereur et a été témoin de la grande scène de la Rencontre. C'est aussi l'occasion d'évoquer le souvenir des vétérans, et parmi eux Barthélémy BUIS, des Verneys, qui fut le père de l'arrière-grand-père de ma mère et qui a de nombreux autres descendants.

Que sait-on de Barthélémy ? A la fois peu de choses – la légende familiale – et quelques précisions issues de son dossier consultable aux archives de la Légion d'honneur. Mais paradoxalement les précisions de ce dossier posent des questions sans réponse : si l'on peut imaginer ses débuts dans l'Armée des Alpes, ou sa fin de carrière à la Garde impériale après Austerlitz, on ne sait rien sur son service au corps des Guides de l'armée des Alpes, ou encore son « service sur les côtes » au cours des ans XII et XIII mentionné dans ses états de service. Aux autres descendants de Barthélémy de compléter ...

Commençons par le commencement. Barthélémy BUIS naît à Valbonnais le 2 février 1768, fils de Pierre BUIS et de Thérèse TERRAS. Sa marraine était mariée à un BERNARD-BRUNEL, tout comme ma grand-mère BUIS ! « Tous des dits Verneys » précise l'acte d'état-civil.

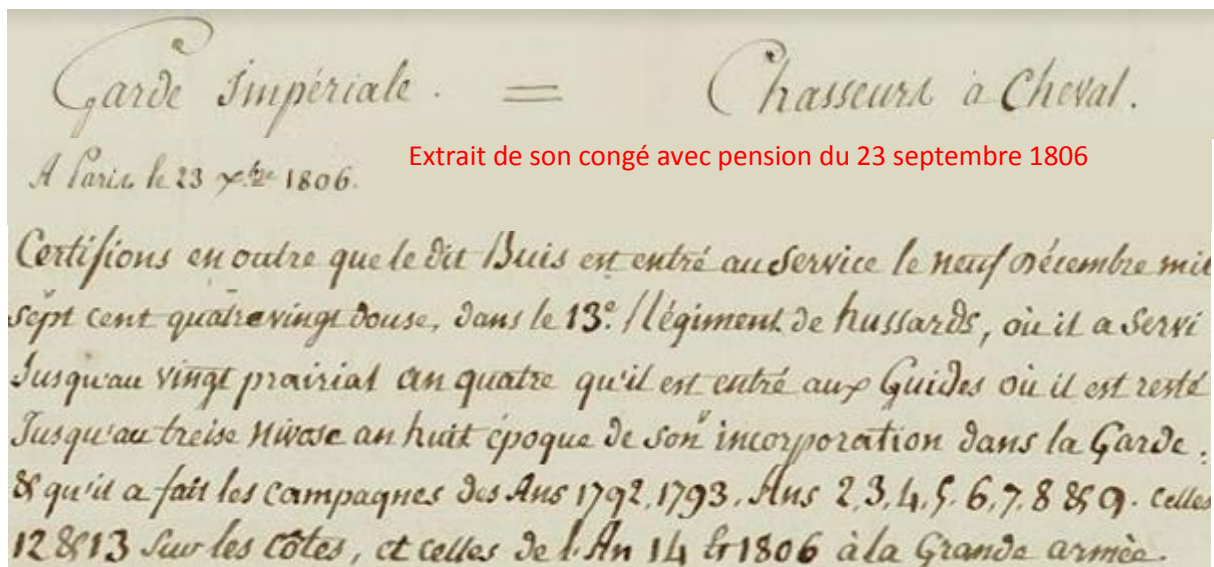
24 ans plus tard, Barthélémy est enrôlé dans les armées de la Révolution. Le 9 décembre 1792, il est incorporé dans un régiment de hussards, les hussards des Alpes, sans doute au dépôt de Vienne, qui deviendra le 13<sup>ème</sup> régiment de hussards le 31 janvier 1795, par décret de la Convention nationale. C'est une unité créée de bric et de broc à partir de volontaires et de troupes levées, principalement dans le département de l'Ain, et qui, au début, se voit confier des tâches de police de contrôle des trafics de denrées et d'approvisionnement pour l'armée. Rien de très glorieux, ce sont plutôt de « mauvais sujets » d'après le témoignage d'un aubergiste. Mais le 13<sup>ème</sup> est intégré dans l'Armée des Alpes et ne tarde pas à faire ses preuves pendant la Campagne d'Italie, notamment à la bataille du pont de LODI le 21 floréal de l'an



Des guides de l'Armée des Alpes (1795) et... des chasseurs à cheval de la garde impériale.

IV (10 mai 1796). On ne sait rien de la participation de Barthélémy à LODI, mais elle a dû être active ; en effet le régiment connaît des pertes telles qu'il est dissout et ses effectifs répartis dans d'autres régiments de hussards, à l'exception des plus méritants – dont notre héros – qui rejoint le corps des Guides de l'Armée des Alpes le 20 prairial an IV (8 juin 1796).

Ensuite les campagnes s'enchaînent sans beaucoup de précisions : ses états de services mentionnent sa participation aux campagnes de 1792 et 1793, de l'an II, des ans III, IV, V, VI, VII et VIII, IX, XII et XIII, XIV et 1806. Que d'aventures mémorables, de souffrances sans doute, de blessures peut-être qui ne nous sont pas connues, mais qui permirent à l'enfant des Verneys de servir très honorablement sa patrie au point d'être distingué parmi les vétérans – les survivants ! - les plus valeureux.



En effet Barthélémy entre dans la lumière – et dans la légende familiale – lorsqu'il est incorporé le 8 nivôse an VIII (29 décembre 1799) dans la très prestigieuse unité des chasseurs à cheval de la Garde impériale. C'est la Vieille Garde, qui constitue l'escorte de l'Empereur dans ses déplacements, comme sur le champ de bataille. Et pas seulement les veilles de batailles, lorsque l'Empereur reconnaît le champ de bataille, mais aussi dans le feu de l'action. Ce sont les préférés de Napoléon qui aime à porter leur uniforme ordinaire vert, le portera à Sainte Hélène, et sera mis en bière avec. Quant à l'uniforme de parade, il est spectaculaire : colback noir en peau d'ours avec plumet vert et flamme écarlate, dolman vert, pelisse écarlate brodée de mouton noir, culotte de daim et bottes à la Souvorov. Mais pas de tapis de selle (schabraque) en peau de panthère, comme dans le tableau de Géricault, pour Barthélémy : c'est pour les officiers. Une tenue de hussard « à la hongroise ». Barthélémy aura été un hussard toute sa carrière.

Nous voici déjà à la fin de 1805, à Austerlitz : l'épopée de Barthélémy s'achève dans la gloire avec la Grande Armée. Il y a l'histoire avec un grand H : la Garde impériale sauve l'Empereur d'une attaque de cosaques le 1<sup>er</sup> décembre, la veille de la bataille, lors d'une reconnaissance des lignes ennemies. Et le lendemain, pour sauver l'infanterie mise à mal par les troupes russes, l'Empereur ordonne au maréchal BESSIERES de lancer la Garde dans la bataille avec les Mamelouks et les grenadiers du colonel Ordener. C'est une charge héroïque, les chevaliers-gardes russes sont défaits et leur commandant, le prince REPNINE fait prisonnier. Une vraie page de Tolstoï.



Et Barthélémy ? La légende familiale raconte qu'il se distingua par une reconnaissance nocturne derrière les lignes ennemies, pour laquelle il avait emmaillotté les sabots de son cheval de paille, ce qui lui valut d'être décoré de la Légion d'honneur par l'Empereur après la bataille. L'ordre avait été créé en 1802 ; Barthélémy reçoit le n° d'ordre 2160.

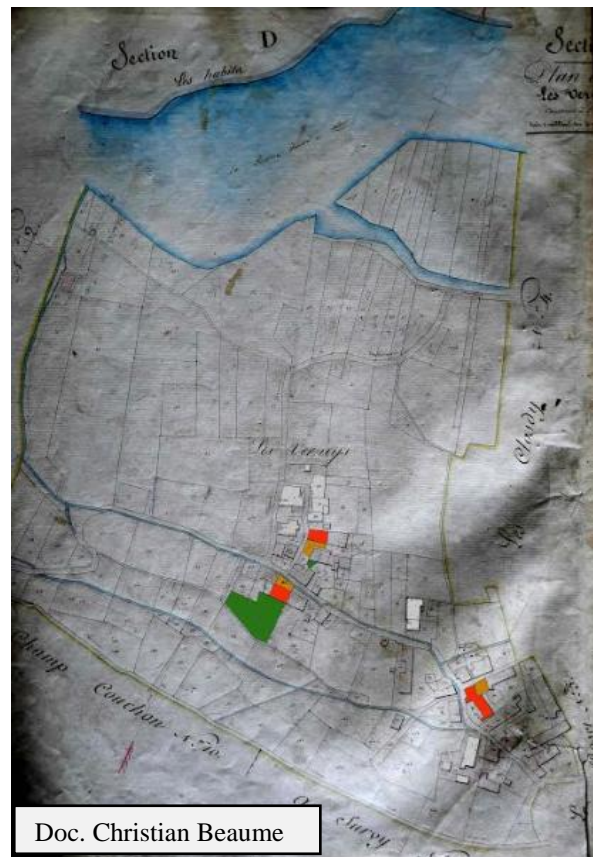
Il a maintenant 36 ans, c'est l'âge du « congé de retraite avec pension » - 225 francs -, le 23 septembre 1806, et le retour au pays. Le chasseur légionnaire, qui a servi « avec honneur et distinction » reprend son statut de propriétaire-cultivateur ; il se marie et fait des enfants. Cette vie bien remplie se termine en 1846 ; il a 78 ans.

Une « procès-verbal d'individualité » dressé en 1820 pour la mise à jour des registres de la Légion d'honneur, nous donne peu d'informations sur sa personne. Établi par le maire de Valbonnais, en présence de Pierre JACQUET et de Pierre FAURE, que le maire « déclare bien connaître », ce document atteste de l'identité de notre propriétaire-cultivateur des Verneys, qu'ils « connaissent parfaitement ». Le document de mise à la retraite le décrit plus précisément : il mesure 1,68 m, ce qui est assez grand pour l'époque. Il a les cheveux châains et les yeux noirs, le front « ordinaire » et la bouche « moyenne ».

Quand on repasse le film d'une vie aussi exceptionnelle, il y a de quoi s'étonner et s'émouvoir. D'abord le miracle d'être resté en vie pendant 14 ans de campagnes militaires souvent sanglantes. Ensuite la fierté qui a dû être la sienne d'avoir participé aux pages les plus mouvementées, et souvent les plus héroïques, de l'histoire de la France et de l'Europe. La fierté encore plus grande pour lui d'avoir approché l'Empereur et d'avoir été décoré par lui pour sa bravoure. Enfin, la simplicité de ce destin de soldat qui reprend sa vie de paysan aux Verneys comme si de rien n'était. C'était une époque où un simple citoyen de la campagne pouvait accéder à un destin héroïque. Et puis, il devait aussi être un excellent cavalier !



Les Verneys et, au fond, la montagne de Roussillon



Propriétés de **Barthelemy Buis** sur l'ancien cadastre



Un héros inattendu de l'armée des Alpes le général Thomas Alexandre Dumas (1762 –1806)

*Par Jean-Pierre Péry*

Parmi les commandants de l'armée des Alpes, figure le père d'Alexandre DUMAS, notre grand écrivain national. Originaire Saint Domingue, ce fils d'esclave (il porte le nom de sa mère Marie-Céleste Du Mas) a été vendu par son père, puis racheté par ce dernier qui lui donne une solide éducation.

Il s'engage dans une carrière militaire fulgurante dans les armées de la Révolution et devient le premier général d'origine antillaise.

Le général DUMAS, originaire des îles et peu familier de nos montagnes, se révèle un excellent stratège de la guerre en montagne, préfigurant les chasseurs alpins : il fait établir des cartes détaillées, il fait porter des blouses blanches à ses hommes sur la neige, il organise le recrutement de corps de guides locaux connaissant bien le terrain, dont le corps des guides du Mont Blanc. Il conclut son rapport après la bataille du Mont Cenis en ces termes : « L'Europe étonnée apprendra avec admiration les hauts faits de l'Armée des Alpes. Vive la République ! »

Un peu de généalogie...

Barthelemy Buis et son épouse Marie Magdeleine Péliissier, mariés le 29/11/1809, ont eu cinq enfants : Jean Martial (03/09/1810), Barthelemy (05/06/1813), Marie Séraphine (20/05/1815), Pierre Félix (03/08/1818), Paul Alexandre (06/04/1822).

Dans l'arbre que m'a fourni le généalogiste local Daniel Cassagne, je retrouve des familles connues des Verneys, ce charmant hameau de la rive gauche de la Bonne, à l'instar des Buis (Madeleine Buis épouse Roger Turc), Bernard-Brunet, Bonnet (Maurice)... Mais bientôt, je me perds dans les méandres de cette généalogie où figure bien sûr le nom de Madame Péry, née Bernard-Brunel, qui est toujours restée très attachée à son village natal, Les Verneys.

Dans son livre « A l'ombre de la montagne » paru en 2006 aux Editions de l'Ubac, Marcelle Péry [née Bernard Brunel le 20/11/1921, mère de l'auteur de l'article et de l'encadré ci-dessus] écrit : « Il y avait aux Verneys quatre maisons habitées par des Buis. Au sommet du village, était notre maison, en face, celle de Marie Buis, qui avait épousé Emile Bernard-Brunet, les parents de Paul [époux d'Odette Bernard Brunel], Louis et Lucie [épouse d'Albert Berthier] ; au pied du village, la maison d'Emmanuel Buis, l'époux d'Alice, parents de trois filles : Paulette, Thérèse et Madeleine [Buis Madeleine épouse Roger Turc] et, en face, au fond d'une impasse, la demeure d'Alphonse Buis et son épouse, couple sans enfant. Que de Buis pour un si petit village ! Ils étaient tous cousins à des degrés divers et se sont tous retrouvés au cimetière des Engelas. »

## Magie et médecine populaires à Valjouffrey...

En juin 1958, l'ethnologue et folkloriste français, Charles Joisten (1936 – 1981) cueille, dans son panier de contes, légendes et autres traditions orales, de bien drôles et étranges témoignages. A Péchal, hameau de Valbonnais, nos anciens ont capturé un misérable sauvageon aux pieds nus, descendus du bois du Chevallier pour voler du linge ou autres hardes. Notre petit carcari prisonnier, empoissé dans des galoches, entend l'appel désespéré de sa maman... (N° 46 – 47 - 67 – 68).

De 1958 à 1960, Charles Joisten, qui sera conservateur du Musée dauphinois de Grenoble de 1970 à 1981, poursuit ses recherches dans la haute vallée de La Bonne : Le Valjouffrey. Voici un article, écrit par cet immense collecteur des traditions du Dauphiné, Savoie..., paru dans la revue qu'il a fondée en 1973 : Le monde alpin et Rhodanien. (Revue régionale d'ethnologie N° 3 – 4 / 1973).

**Dans notre numéro 160, nous avons commencé à publier l'article de Charles Joisten avec un curieux témoignage qui a été enregistré le 22 avril 1960, auprès d'une cultivatrice du village des Faures (commune de Valjouffrey), Mme Vve J. L..., âgée de 76 ans au moment de l'enquête et qui est décédée depuis. Voici la suite...**

L'efficacité des pratiques magico-religieuses et des contre-sorts n'est pas davantage mise en doute. L'informatrice met même une certaine insistance à affirmer la réalité des faits, comme si elle cherchait à nous convaincre : « Ah ! mais ça c'est réel », « mais ça c'est vrai », ou encore ce jugement nuancé, paradoxal : « Ce sont des blagues qui ont été réellement ». Ce n'est que lorsque nous l'avons interrogée sur des histoires de revenants, qu'elle nous avoua, pragmatique, en guise de conclusion : « Ah ! c'est la blague de nos ancêtres, ça, vous savez ! Pensez-vous ! les morts ils sont morts, ils sont bien morts ! »



Les Faures vu du ciel...

L'univers mental de notre informatrice reflète une conception manichéenne du monde dont on trouve de nombreuses traces dans les croyances populaires des Alpes. Conception fondée sur un affrontement permanent des forces du bien – incarnées par la religion – et les forces du mal

– représentées par cette religion parallèle, de source diabolique, qu'est la magie. En réalité, les rapports magie-religion sont loin d'être simples dans nos terres christianisées de longue date. Les concepts de magie et de religion ne se bornent ni à un dualisme élémentaire ni à une coexistence neutre ; ils s'interpénètrent, s'influencent réciproquement, en se confondant parfois. Ce n'est pas un hasard si « certaines paroles » du Notre Père deviennent formule de guérison et si le fameux *Grand Albert* – dont les prêtres, dit-on ailleurs, brûlaient les exemplaires qu'ils découvraient – a été, selon notre informatrice, trouvé « tout près de La



Salette », célèbre sanctuaire marial proche de Valjouffrey. Le caractère sacré du lieu de sa découverte augmente la puissance magique du livre, renforce son aura.

La philosophie paysanne est extrêmement nuancée en la matière. Les apparitions fantastiques résultent, à Valjouffrey, des opérations magiques auxquelles se livrent les hommes : les sorciers bien entendu, mais aussi les prêtres, ces « sorciers à rebours » investis de pouvoirs qu'il est difficile de ne pas taxer de magiques (tel celui d'arrêter un incendie). Selon Mme L..., les curés possédaient des livres de magie et s'en servaient dans un but d'édification. L'explication, claire et logique, correspond à une opinion que nous avons maintes fois rencontrée au cours de nos enquêtes, aussi bien en Dauphiné qu'en Savoie. Voici sa réponse à la question « Que faisaient les curés avec les livres ? » : « Ecoutez, peut-être pas du mal, mais *eusse* [eux] leur pensée c'était d'augmenter la foi envers les sujets, vous comprenez. Ils [les gens] voyaient telle chose, ils disaient : c'est le diable vraiment, nous avons besoin du bon Dieu. C'était en principe dans leur dessein. Et ma foi écoutez, ils défendaient leur ministère comme bon semblait. Peut-être nous en aurions fait autant, nous ? Qu'est-ce qu'on peut dire, chacun défend son habit. » (à suivre)